

La douleur **Une femme à sa fenêtre**

Denis Desjardins

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2018). Compte rendu de [La douleur : une femme à sa fenêtre]. *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 20–21.

La douleur

Une femme à sa fenêtre DENIS DESJARDINS



—
*Une relation quelque
peu ambiguë*

Le recours à la narration, essentiellement tributaire du texte initial, souligne que **La douleur** est avant tout le résultat d'une écriture singulière, celle d'un auteur de premier plan.

«**J'ai retrouvé** ce journal dans les cahiers des armoires bleues de Neauphle-le Château...» Ce sont là les premiers mots, prononcés en voix *off* par Marguerite Antelme, née Donnadiou, c'est-à-dire celle qui deviendra Marguerite Duras. À leur écoute, on la voit en gros plan fixant le ciel gris à travers la fenêtre. Pour incarner l'écrivaine, le réalisateur Emmanuel Finkiel a choisi Mélanie Thierry, déjà présente dans son film précédent, *Je ne suis pas un salaud*. Un rôle difficile où le non-apparent se dissimule d'un regard à l'autre, un peu comme le non-dit se cache entre les mots de l'écrivaine.

Au départ, il s'agissait d'une suite de 6 textes retrouvés par leur auteur en 1985, soit 40 ans après les faits évoqués. Les deux premiers de ces textes sont sans doute les plus forts, les plus troublants; ce sont ceux que Finkiel a habilement emboîtés, tout en en inversant l'ordre, pour en tirer un scénario chronologique. Finkiel, auteur de l'inoubliable film *Voyages*, sorti en 1999 (voir *Séquences* n° 206, janvier 2000), revient ici au sujet du retour des camps de concentration, déjà traité partiellement par le souvenir dans *Voyages*. Le premier

récit de Duras raconte l'attente de son mari, le résistant Robert Antelme, capturé par la Gestapo et expédié dans un camp de la mort, à peine trois mois avant la libération de Paris. Le deuxième s'attarde à une relation quelque peu ambiguë entre Marguerite et Rabier, un collabo français au service de la Gestapo, dont elle cherche, sans trop y croire, à tirer des informations sur l'état de son mari. En juxtaposant les deux récits, Finkiel rassemble les éléments d'une seule histoire, d'une unique tragédie, celle d'une femme isolée qui se raccroche à de minces espoirs. La douleur du titre renvoie certes à l'attente insoutenable d'un homme peut-être perdu, mais aussi à une autre ambiguïté, la douleur d'une femme dont l'amour marital est à la fois détruit et persistant. «Vous vous êtes détachée de Robert, lui dit son amant Dionys Mascolo, et ça vous ne le supportez pas.» La mort tant redoutée est donc aussi la mort d'un amour. Cet homme, Robert, elle le recherche donc tout en sachant qu'elle ne l'aime plus vraiment. En résulte une lourde errance, physique d'abord: quand la jeune femme n'est pas à sa fenêtre, guettant un retour toujours hypothétique d'Antelme,

nous la suivons dans ses marches et démarches infructueuses au gré du hasard, où le réalisateur semble alors épouser le style d'Alain Resnais dans *Hiroshima mon amour*, le ton de la narratrice, très durassien, est soutenu par une musique (de György Ligeti, rendu célèbre par la trame de *2001, A Space Odyssey* de Kubrick), parfois stridente comme la sporadique mais implacable sonnerie du téléphone, et qui n'est pas sans rappeler l'étrange musique expérimentale de Giovanni Fusco dans *Hiroshima*. S'ajoutent à cela des plans verticaux des façades noires et des arbres au fil des déambulations du personnage, qui viennent accentuer l'influence de Resnais, en créant un climat sombre et étouffant, surtout quand le tout s'oppose aux airs d'accordéon sur lesquels fêtent les Parisiens enfin libérés. «Je marche sur la chaussée, dit la voix *off*, il n'y a pas d'autos. Le mécanisme de la vision se trouble...» Tout est embrouillé, comme le sera la vision d'Antelme à son véritable retour, ainsi que dans ce plan final où sa mince silhouette disparaît dans la mer.

L'autre errance est intérieure. Elle conduit à des scènes imaginaires (comme le retour d'Antelme au début du film) ou à un dédoublement du personnage de Marguerite qui s'observe parfois dans sa propre attente. L'errance est aussi tributaire de l'incertitude. Ainsi, lorsqu'on entend les mots «Robert est mort ; la phrase est devenue possible», on peut comprendre l'inverse. Pour Marguerite, tout devient à la fois possible et impossible. Le contraste est évident entre Marguerite et Madame Kats, une Juive qui s'installe chez elle en attente du retour de sa fille, dont l'optimisme presque naïf déconcerte Marguerite.

Ce personnage, à peine esquissé dans le récit de Duras, trouve ici une profondeur troublante, grâce à la puissante interprétation de Shulamit Adar (déjà remarquable dans d'autres films de Finkiel). Mais au-delà du drame intimiste, s'articule aussi une lecture politique des événements dans le récit de Duras. Cette dimension, quoique moins explicitée, n'est pas oblitérée dans le film, où s'exprime la révolte sourde de Duras et de ses amis résistants (dont François Morland, pseudonyme du futur président François Mitterrand) contre la «récupération» que s'appête à faire le camp gaulliste de la Libération, et le fait que la mort de Roosevelt, le 12 avril 1945, occupe davantage de place dans les journaux que celle de millions de morts dans les camps.

Le recours à la narration, essentiellement tributaire du texte initial, souligne que *La douleur* est avant tout le résultat d'une écriture singulière, celle d'un auteur de premier plan. Toutefois Finkiel, outre l'influence de Resnais, assume aussi sa propre écriture cinématographique, dépouillée, lente et espacée : ces deux styles spécifiques viennent ici se compléter et non se répéter. Autrement dit, l'image est peu redondante par rapport au mot, et le film porte sa propre marque. Somme toute, *La douleur*, film magistral tiré d'une œuvre de Marguerite Duras (et distribué en France par les Films du Losange, la compagnie créée par Éric Rohmer et Barbet Schroeder), ne nous apparaît pas comme un film durassien, et il y a fort à parier que Duras ne l'aurait pas trop apprécié outre mesure, elle qui affirmait ne s'intéresser qu'à un seul cinéma : le sien. ▲



Il lui dira «vous êtes vous détachée de Robert?»

Origine : France
Année : 2017
Durée : 2 h 06
Réal. : Emmanuel Finkiel
Scén. : Emmanuel Finkiel, d'après l'œuvre de Marguerite Duras
Mont. : Sylvie Lager
Dir. art. : Pascal Le Guellec
Costumes : Anaïs Romand, Sergio Bell
Son : Antoine-Basile Mercier
Interprètes : Mélanie Thierry (Marguerite Antelme), Benoît Magimel (Pierre Rabier), Benjamin Biolay (Dionys Mascolo), Emmanuel Bourdieu (Robert Antelme), Grégoire Leprince-Ringuet (François Morland), Shulamit Adar (Madame Katz)
Prod. : Yaël Fogiel, Laetitia Gonzales, Julien Denis Versus
Dist. : Funfilm